Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1929)
Heft: 71

Buchbesprechung: Analyses et comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Cahiers de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne. N° 3. 112 pages in-8. Lausanne, Librairie centrale et universitaire, 1928.

Ce cahier est consacré à la mémoire du professeur Aimé Chavan dont la mort soudaine a plongé dans le deuil la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et avec elle tout le protestantisme romand.

Dans une première notice M. le professeur Fornerod s'attache à replacer Aimé Chavan dans son milieu. Il a grandi à Pully, nous dit-il, dans le Pully d'autrefois, habité « par la classe laborieuse des vignerons et des maraîchers, où la ténacité au travail, la fermeté des traditions nationales prédisposent souvent à la formation de la vie morale et religieuse ». Son âme s'est éveillée dans l'Eglise nationale vaudoise, il s'est pénétré de son esprit en fils reconnaissant, et, fils reconnaissant, il l'a aimée et servie pendant toute sa vie.

M. le professeur Golay évoque la figure du professeur et de l'écrivain que fut Aimé Chavan. Collaborateur du professeur Eugène Dandiran à l'Université, suffragant du pasteur et professeur Paul Chapuis, disciple aussi averti que fervent du grand Alexandre Vinet, Chavan dut à cette triple influence d'attribuer toujours plus d'importance à la foi qu'aux formules dans lesquelles elle s'exprime, et la foi était pour lui non point une croyance, mais une vie. Titulaire de la chaire de théologie historique, il s'est trouvé en présence d'un champ de travail immense et c'est merveille qu'il ait pu en donner à ses étudiants, dans un cycle d'études de quatre années, une vue d'ensemble aussi nette. Qu'il développât un chapitre d'histoire de l'Eglise ou un chapitre d'histoire de la pensée chrétienne, Chavan ne se départissait point de son pragmatisme religieux qui jugeait de la valeur d'une doctrine ou d'un événement par ses répercussions sur la vie chrétienne individuelle ou collective. Devant les étudiants enclins à l'arianisme que nous étions alors, il saluait dans le triomphe d'Athanase, non point une satisfaisante solution intellectuelle du problème christologique, mais une solution propre néanmoins à sauvegarder les droits de la plus authentique foi chrétienne, qui eût été frustrée de son aliment essentiel si elle n'eût plus trouvé Dieu en Jésus-Christ. Instruit par l'histoire et de la relativité des formules théologiques et de leur nécessité, Chavan estimait comme beaucoup d'autres que le christianisme contemporain en est encore à chercher la justification et l'expression intellectuelles de sa foi. « Il nous faut repenser toute notre théologie », disait-il souvent.

Les lecteurs de ce *Cahier* seront heureux d'y trouver le texte de deux magistrales conférences d'Aimé Chavan, l'une sur « le génie de Luther », l'autre sur « la personnalité de Vinet ».

La conférence sur « le génie de Luther » comptera certainement au nombre des meilleures pages laissées par le distingué professeur. L'étude du cours de Luther sur les Psaumes et du cours sur l'Epître aux Romains récemment publiés, lui avait permis de remonter jusqu'à la source de la Réformation, de voir éclater le génie de Luther dans la découverte d'une nouvelle *via salutis*, du véritable chemin du salut. « Le catholicisme disait : Changez de vie d'abord, et Dieu vous recevra en sa grâce. Luther répond : Recevez la grâce d'abord, et votre vie sera transformée. » (1) Bien loin d'être en son essence un retour au christianisme primitif, ou la substitution de l'autorité de l'Ecriture sainte à l'autorité de l'Eglise, ou la fondation d'une nouvelle Eglise, ou une explosion d'individualisme impatient du joug de la tradition, la Réforme considérée en sa source est la découverte libératrice du salut par la grâce de Dieu. Ainsi la Réforme est religieuse en son principe, principe dont les conséquences intellectuelles, morales, sociales, ecclésiastiques ont été lentes à se manifester, et qui conserve aujourd'hui toute sa valeur et toute sa fécondité.

Moins brillante peut-être que la précédente, la conférence « sur la personnalité de Vinet » a un accent plus grave et plus intime. Elle nous révèle l'âme ardente et douloureuse de celui que Chavan ne craint pas d'appeler « un saint du protestantisme romand ». Vinet a occupé dans la pensée et les travaux du défunt une place de premier plan. Mais dans la conférence que nous signalons nous n'entendons point l'éditeur laborieux et sagace des *Discours* et des *Nouveaux Discours*, mais le familier de Vinet, celui qui, au travers de la correspondance manuscrite, des agendas, de la biographie rédigée avant celle de Rambert par Mme Forel, a suivi avec une émotion communicative « le travail de Dieu, taillant une grande âme dans la chair et dans le cœur d'Alexandre Vinet ».

Deux « Croquis du Midi », de ce Midi qu'Aimé Chavan aimait tant, attestent le vigoureux talent d'écrivain qui lui permettait de revêtir d'une forme élégante, souvent d'une réelle beauté plastique et d'une belle sonorité verbale, non seulement sa pensée, mais aussi les impressions de son âme d'artiste.

Nous retrouvons ces mêmes qualités de forme dans un sermon intitulé : « Devant la mort », qui occupe les dernières pages et achève de peindre celui qui nous a été ravi trop tôt. Car en Chavan le prédicateur devait au professeur une pensée claire, profonde et d'une grande richesse, le professeur devait de son côté au prédicateur cet accent de conviction chaleureuse et d'émotion contenue qui faisait de mainte page de ses cours une prédication. La prédication n'était pas pour lui un fardeau mais une joie, et nous l'entendons encore nous dire que ses meilleurs dimanches étaient ceux qui l'appelaient à prêcher dans un de nos temples de ville ou de campagne.

(1) P. 54.

L'infatigable et probe ouvrier qu'était Aimé Chavan manque maintenant aux travaux de la pensée et de l'action chrétiennes dans notre petit pays. En lisant ce Cahier, les lecteurs de la *Revue de théologie et de philosophie*, que le professeur Chavan a honorée de sa collaboration, s'associeront au juste hommage rendu à sa mémoire en ces pages éditées par les soins de ses collègues en deuil.

CH. MASSON.

P. GUASTALLA. *L'esthétique et l'art.* Paris, Vrin, 1928.

Les questions d'esthétique sont à l'ordre du jour. Dans ce domaine comme dans celui de la métaphysique et de la théologie, notre époque éprouve le besoin d'entreprendre un travail méthodique de construction. Y a-t-il un critère du beau ? Cette question, si elle pouvait être résolue, n'intéresserait pas le philosophe seulement ou le théoricien, mais le critique et l'artiste. Pour la résoudre il faut commencer par déterminer quelle est la nature de cette chose que nous sentons d'instinct et qui est si difficile à définir, à ramener à un concept clair : *la beauté*. L'entreprise n'est point aisée, encore que beaucoup s'y soient déjà essayés. Pour avoir des chances de réussir il faut à la puissance d'abstraction et de synthèse joindre une connaissance approfondie des arts et si possible la pratique d'une technique artistique. Ces conditions sont bien rarement réalisées. Leur réunion donne à l'ouvrage de M. Guastalla un intérêt exceptionnel. (1) L'auteur s'efforce de créer non pas un système abstrait indépendant de la réalité, mais un système fondé sur l'étude de la réalité elle-même, c'est-à-dire reposant sur une analyse aussi précise que possible de l'impression de beauté qui est à l'origine de nos jugements esthétiques. C'est une chose complexe que cette impression dans laquelle il entre du plaisir physique, des émotions ou des sentiments transmis, de la jouissance intellectuelle. Ni ce plaisir comme tel, ni ces sentiments et ces émotions, ni cette jouissance n'ont rien d'esthétique par eux-mêmes. « Nous avons par contre une impression de beauté lorsque nous prenons conscience, dans l'un de ces domaines ou à la fois dans plusieurs d'entre eux, de l'existence *des parties organisées en vue d'un tout* ; plus simplement, la notion de *concours*, de *rapports concourants* nous semble être à la base de toute impression de beauté » (p. 8). L'œuvre d'art comme aussi la simple impression de beauté (en présence d'un objet ou d'un spectacle de la nature) suppose donc le choix conscient ou inconscient d'un point de vue. L'artiste est frappé par tel ou tel aspect d'une chose ou d'un être, ou d'un ensemble d'êtres ou d'un drame humain. C'est à le mettre en relief que devront contribuer tous les éléments, toutes les parties de l'œuvre qu'il créera. Elle sera belle dans la mesure où ce résultat sera atteint et nous causera ce plaisir particulier que nous nommons esthétique, si notre intelligence

(1) Le volume dont nous parlons fait suite à une première étude ayant pour objet l'analyse du sentiment du beau et intitulée *Esthétique*.

fonctionnant comme appareil récepteur saisit tout ou partie de ces rapports concourants après s'être aperçu qu'ils existent (p. 18). Plaisir de fonctionnement intellectuel, mais qui présuppose toute une riche orchestration subordonnée de plaisirs physiques, d'appels à des sentiments divers, d'associations de toute sorte.

Cette théorie du beau l'auteur la défend contre les théories modernes concurrentes (Taine, Croce, V. Basch, Lalo, la *Einfühlung*) qu'il soumet à une brève, mais pénétrante discussion. Nous n'avons pas trouvé dans son livre d'indications sur les attaches historiques de sa propre conception, sur son rapport notamment avec l'esthétique de Kant qu'il serait intéressant de préciser. La majeure partie de l'ouvrage de M. Guastalla est consacrée à l'esquisse d'une esthétique des arts.

Voici quelques-unes des questions qu'il aborde. Est-il possible de formuler une théorie de la *valeur esthétique* qui permette de mesurer en quelque sorte les qualités esthétiques d'œuvres que l'on compare ? « Nous croyons », déclare-t-il, « qu'à l'intérieur d'un même domaine, dans l'œuvre d'un même auteur, dans les ouvrages d'une même école, des jugements objectifs peuvent être prononcés avec quelque chance de succès ; ils n'ont d'autre valeur que celle de répondre à cette question : étant donné le but poursuivi, quelle œuvre répond le mieux au programme fixé ? » (p.23). Un chapitre de fine analyse est consacré à la caractéristique de l'artiste et de l'amateur d'art. Un autre à la technique et aux règles de l'art. Les réflexions qu'il contient s'inspirent de cette judicieuse remarque : « Nous avons vu que la beauté était évoquée par des constatations d'harmonies d'un ordre absolument quelconque et ensuite qu'une harmonie existante pouvait fort bien ne pas être constatée si l'attention était portée ailleurs, si le goût n'indiquait pas à ce sujet le genre d'harmonies à rechercher ou à constater ou l'en éloignait par une recherche habituelle inverse. » (p. 71) Enfin des « notes sur l'esthétique des arts » (peinture, dessin, gravure, art cinématique, poésie, autres genres littéraires, musique, architecture, sculpture et arts appliqués) mettent en relief ce qui est pour M. Guastalla le maître-problème de l'esthétique appliquée : la recherche de l'équilibre entre le style (« déformation méthodique ou emploi méthodique de tel procédé ») d'une part, la personnalité, l'émotion propre du créateur d'autre part.. « C'est le dosage de ces deux éléments », conclut l'auteur, « qui constitue réellement tout l'art, les diverses écoles, les tendances les plus opposées. »

H. M.

G. Fontaine, *Pontigny, abbaye cistercienne.* Paris, Leroux, 1928, in-4°, XII-169 pages.

On connaît le véhément réquisitoire de saint Bernard contre le luxe des abbayes bénédictines. Les dimensions inusitées de leurs vaisseaux, la somptuosité de leur décoration, des peintures qui tirent l'œil, voilà qui convient

mal à la pauvreté de ceux qui ont renoncé à tout pour gagner Christ. Et néanmoins la réforme de Cîteaux n'en est pas restée aux oratoires de bois des premiers temps. Les Cisterciens ont adopté pour leurs églises les formes et les procédés de leur province d'origine, la Bourgogne. Dans l'Europe entière, de l'Espagne à la Hongrie, de l'Angleterre à l'Italie du Sud ils ont propagé un type architectural simple et fort ; dépouillé des fantaisies ornementales du style roman et privé de la lumineuse hardiesse du gothique, il ne manque cependant pas de beauté dans la sobriété de ses masses et la netteté de ses lignes.

C'est à l'une des quatre « filles » de Cîteaux, à l'abbaye de Pontigny, au diocèse d'Auxerre, que M. Fontaine a consacré son livre. Dans la première partie, après un sommaire historique des destinées de la maison, l'auteur pose le problème de l'architecture cistercienne, des rapports de l'art et de la règle, et note la situation des bâtiments claustraux. Dans la partie archéologique, beaucoup plus développée, il décrit les éléments essentiels de l'église, le plan, le système de voûtement et les supports, l'ordonnance extérieure (façade, butement). L'ancien dortoir des convers, transformé en cellier-grenier, la décoration, (chapiteaux à feuilles d'eau, bases des colonnes, culots supportant les retombées des voûtes) la charpente des édifices sont l'objet d'études détaillées. Enfin les conclusions de ces chapitres permettent de préciser la technique raisonnée des architectes cisterciens, soumis à la discipline stricte de leur ordre. Pontigny, « cette église nue, aux membres bien tendus, aux murs sans ornements, ne nous fait pas oublier la hardiesse, la lumière, l'éloquente profusion de Vézelay, ce sont les deux faces du XII^e^ siècle ».

La précision de cette enquête archéologique, les hypothèses formulées pour la solution de problèmes délicats (plan du chœur primitif, rôle du porche, types divers et cependant contemporains des voûtes du cellier), les rapprochements constants avec les autres édifices cisterciens (1), font de ce livre une contribution fort utile à l'archéologie monastique du XII^e^ siècle. On regrette cependant que l'auteur n'ait pas précisé davantage ce qu'il entend par art cistercien ; une étude moins hâtive des textes législatifs de l'ordre, la « carta caritatis », les coutumes, les décisions des chapitres généraux, eût permis de suivre les efforts, pas toujours efficaces, des défenseurs de la pauvreté liturgique. On regrette plus encore que l'introduction historique ne soit pas à la hauteur de l'étude archéologique (ce qui est dit des convers, p. 102 sq., est par trop inexact). La bibliographie, elle aussi, trahit une certaine inexpérience (2).

HENRI-PH. MEYLAN.

(1) On peut espérer que les fouilles récentes de la modeste abbaye cistercienne de Montheron, qui ont mis au jour une partie des bâtiments claustraux, nous donneront bientôt un nouvel élément de comparaison. — (2) Pourquoi citer à côté du livre classique de H. d'Arbois de Jubainville, *Etudes sur l'état intérieur des abbayes*, non des églises, *cisterciennes*... l'ouvrage de Jæger, *Klosterleben im Mittelalter*... qui n'en est que le plagiat ? A quoi bon mentionner la *Topobibliographie* du chanoine

Die evangelische Theologie. Ihr jetziger Stand und ihre Aufgaben. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses.

Vierter Teil: Horst STEPHAN, *Die systematische Theologie.* IV et 93 p. in-8°, 1928.

Entre toutes les disciplines théologiques, la théologie systématique est, actuellement, la plus difficile à juger et à dominer, à cause de la masse et de la diversité des publications qui voient le jour dans ce domaine. Depuis l'époque de la Réformation, le protestantisme n'a pas connu pareille floraison dogmatique. Aussi devons-nous une grande reconnaissance au professeur Stephan, pour l'excellent *aperçu* qu'il vient de nous donner.

Cette brochure n'est pas du tout un résumé de sa dogmatique. L'auteur a fait un louable effort, au contraire, pour rester objectif. A notre sens, il y a pleinement réussi. Ces quelque cent pages renferment une masse de matériaux précieux : de nombreux renseignements bibliographiques ; des remarques judicieuses sur l'état actuel de la philosophie de la religion ; une vue d'ensemble des grands problèmes qui passionnent les dogmaticiens d'aujourd'hui, comme aussi des problèmes qui se posent à l'éthique moderne.

Ne pouvant citer tout ce qui en vaudrait la peine, nous nous limitons au chapitre II, consacré à la dogmatique. Il nous a paru particulièrement intéressant ; de plus il permet de situer le professeur allemand dans le mouvement théologique contemporain.

En somme, les deux grands noms autour desquels gravite aujourd'hui la pensée théologique sont ceux de Luther et de Schleiermacher. A part Ritschl, qu'on nomme encore avec respect, tous les devanciers plus modernes sont oubliés. Autour de l'œuvre de Schleiermacher, en particulier, se livre à notre époque un combat acharné. Les uns, parmi lesquels MM. Wobbermin et Stephan, voient dans cette œuvre le point de départ d'une nouvelle théologie évangélique. Les autres, dont MM. Barth et Brunner, y voient au contraire un obstacle à toute marche en avant, la ruine de la vraie *théo*logie, et attendent le salut d'un retour à Luther, et par lui à Calvin.

C'est de cette opposition fondamentale qu'il faut partir si l'on veut comprendre les débats passionnés qui se livrent à propos de notions vieilles comme le monde, mais qui suscitent de nos jours un intérêt tout nouveau : la foi et sa relation avec l'idée de Dieu, la transcendance et l'immanence divines, la révélation et ses limites, la notion du Saint-Esprit. En réaction radicale contre tout historisme, tout psychologisme et tout moralisme, la théologie dialectique fait bon marché de la volonté et du sentiment et affirme net-

Chevalier et la *Bibliographie générale des travaux des sociétés savantes* de Lasteyrie et Vidier, quand on omet l'étude de E. de Moreau sur l'abbaye de Villers en Brabant et l'article de V. Mortet dans les *Mélanges Bémont*, 1913 ? Que veut dire enfin la mention parmi les noms d'auteur du recueil *Xenia Bernardina* publié par les Cisterciens de la province d'Autriche en 1891 ?

tement le Dieu transcendant : le monde et l'homme ne sont rien ; Dieu seul est tout.

Parvenu à ce point, M. Stephan abandonne l'objectivité dont nous le félicitions au début pour protester, d'abord, contre un fâcheux verbalisme, très à la mode dans un certain camp théologique, et devant lequel beaucoup s'inclinent avec une surprenante facilité. En outre, avec infiniment de justesse, il fait remarquer que, pour l'âme religieuse, l'opposition essentielle n'est pas entre l'éternité et le temps, mais bien entre Dieu et le mal, entre la grâce et le péché, comme disaient nos pères. Pour le croyant, Dieu et le monde sont au contraire dans une relation si intime que la dialectique à elle seule, si subtile fût-elle, ne parviendra jamais à la pénétrer. Au-dessus de la dialectique, il y a la révélation du Dieu qui s'est fait connaître en nous donnant son Christ.

Nous félicitons M. Stephan d'avoir cessé un moment d'être objectif pour nous dire ces choses. Elles sont bonnes à entendre. Nous ne méconnaissons ni la grandeur ni la nécessité, à plus d'un égard, de l'effort tenté par la théologie dialectique. Mais nous croyons qu'il y a injustice et danger à passer sous silence toute l'œuvre d'un Schleiermacher. Injustice parce que l'auteur des *Reden* a lutté pour nous délivrer (incomplètement, c'est vrai) de certaines chaînes. Danger parce qu'un retour au passé qui n'hésite pas à briser la continuité de l'effort théologique ne peut aboutir qu'à un appauvrissement intellectuel. Le devoir pressant de la théologie contemporaine n'est pas de jeter des anathèmes, mais bien plutôt de penser comme tout à nouveau la notion magnifique du Dieu à la fois immanent et transcendant.

EDMOND GRIN.

Dritter Teil : Gustav KRÜGER, *Die Kirchengeschichte.* Erste Hälfte : *Allgemeines. Die alte Kirche. Das Mittelalter.* 77 p., 1928.

La brochure de M. Krüger, le professeur émérite de Giessen, tient à la fois de la bibliographie sommaire et de la revue générale ; on y trouve recensée, dans ses traits essentiels, la production historique des quinze dernières années, guerre et après guerre. L'exposé clair et ordonné, allégé par de nombreuses notes des renvois bibliographiques, fait parcourir au lecteur les principaux champs de ce vaste domaine qu'est l'histoire de l'Eglise ancienne : recherches d'histoire littéraire, éditions de textes, patrologies orientales, notion d'Eglise et origines de l'organisation et du droit canonique, Eglise et Empire, monachisme, études de liturgie et d'archéologie chrétienne.

Le moyen âge, de même, est considéré sous ses divers aspects : l'Etat et l'Eglise, le pape et le concile, l'ascétisme monastique, la scolastique et la mystique, la préréforme. Un index des noms d'auteurs facilite l'usage de ce sommaire si profitable.

Il serait mesquin de chercher chicane à M. Krüger, qui se montre bien informé des publications étrangères à l'Allemagne, pour n'avoir pas cité tel ou

tel livre. Qu'il me soit permis cependant de lui signaler une lacune plus grave, l'omission des plus récentes collections et revues françaises consacrées à l'étude des philosophies médiévales (1), la *Bibliothèque thomiste* du P. Mandonnet, le remarquable Bulletin annexé depuis 1924 à la *Revue thomiste*, *les Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge* publiées par M. Gilson et le P. Théry dès 1926. Dans un champ voisin, riche en découvertes, il n'eût été que juste de citer les recherches fructueuses de M. P. Fournier sur les collections canoniques du moyen âge, qui trouveront leur couronnement dans un manuel des sources du droit canon en préparation.

Il eût été opportun aussi d'insister plus nettement, ici ou là, sur ce qui reste à faire, en marquant les lacunes les plus considérables, les « desiderata » les plus impérieux de nos études (2). Mais ce sont là des critiques qu'on hésite à formuler à l'adresse du savant auteur du *Handbuch der Kirchengeschichte* (3).

HENRI-PH. MEYLAN.

(1) Il fallait renvoyer, p. 63 n. 4, à la seconde édition de MANDONNET, *Siger de Brabant*, Louvain, 1908-1911 ; p. 63 n. 7, indiquer l'édition de la *Somme théologique* publiée par la Revue des jeunes, Desclée, Paris (13 vol. parus) plutôt que celle du P. Pègues. — (2) Un seul exemple, l'étude de certains thèmes bibliques, le sermon sur la montagne ou la vie apostolique, dans l'histoire de l'Eglise, est presque toute à faire. — (3) Qu'il me soit permis de signaler ici la deuxième édition de ce Manuel ; à l'« Antiquité », revue par M. Krüger (1923), s'ajoute maintenant le « Moyen Age » de MM. Ficker et Hermelink (1929).

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE